

Revenir au simple, sans bruit, sans rêverie, sans trompe-l'oeil. C'est que le trompe-l'oeil il y en a de toutes sortes aujourd'hui. On ment beaucoup dans la peinture, et depuis trop longtemps. On ment et on joue. Trop de tableaux sont des panneaux réclame, compliqués, bourrés d'apparences trompeuses. Revenir au naturel qui n'est pas fait que de rondeurs. Revenir au corps agreste, qui a des trous. Regarder ça, qui est innocent, encore ignorant, bien qu'éclaté. Qu'est-ce qui s'enfonce ? Qu'est-ce qui tombe ? et pourtant ne cesse de grandir ? Ma femme se couche sur le divan, elle m'offre sa jeunesse comme toute la vieillesse du monde. Ce qui est petit en elle court très grand. On dirait qu'elle est responsable de la solitude universelle, là accoudée, étendue, me regardant, m'oubliant, n'arrivant pas à disparaître. Tout s'en va et revient, femme-vague couverte d'algues, femme-maison au corsage de sable et d'eau durci au soleil. La réalité c'est ça, l'avoir compris, l'avoir trouvé, et ne plus vouloir autre chose. Il ne s'agit pas de rêver, le rêve viendra automatiquement se coucher dessus. Les yeux, ces papillons, y pourvoient, soyez-en sûr. Jan Arons c'est ça : ce peintre marcheur ne s'est plus contenté d'aller en longueur et en largeur, mais de descendre dans le corps. Il en est revenu si convaincu d'avoir touché le vrai qu'il a laissé les trous. La peinture jouait trop en surface, il l'a donc utilisé comme de la terre glaise, et ses femmes sont devenues des carrières où sèche la peau, avec le souvenir toujours présent de la caresse qui rend tendre la vie. Rien n'a été abandonné, ni le pinceau ni la main, ni le jus ni la pâte, et l'aspect compact par endroit ne rend que plus pénétrable ce qui est à côté. La toile ne suffisait plus pour ce poids venu de la montagne jusqu'au

pied des rivières. Arons utilise alors le bois, c'est le retour à la maison. Certaines de ces femmes font penser qu'elles viennent de traverser un mur. Surgir, en emmenant toutes les étendues. Le corps vagabonde dans un espace qui le soulève et le triture. Femme-palette d'excessives apparences. Ah, ce peintre-là aime l'amour, l'amour-labour, la prairie retournée, adieux les paquerettes ! Il s'est avancé Arons, il n'a pas craint les bosses du coeur. Il y a toujours dans ses tableaux quelque chose qui dépasse la tenue habituelle de la peinture. Je regarde et me voilà avancé, je regarde encore et me voilà reculé. C'est que cette femme s'est accouplée avec la terre et pas seulement avec l'homme. L'oeil là-dedans se promène comme un loup qui sort du bois. Il ne le dira à personne, mais quelle affaire que ce tableau qui n'est plus un équarrissage de formes impropres à la vie, mais une table installée pour se nourrir et mourir, et recommencer. Il faut changer d'opinion pour regarder cette oeuvre où le relief joue le rôle du rassasié, du farci, et du pénétré d'au-delà. Tout cela nous est livré avec ce grand coup de pâte de la peinture hollandaise, ça bout en plein vent, il n'y a pas de salon, c'est acoustique, les saillies et les creux y jouent la plus grande musique humaine. Le reste est littérature déchirée. La mode n'y peut prendre veste. On ne se détache pas facilement de ce travail nu, ni uniquement peintre, ni uniquement sculpteur, et qui refuse haut et bas reliefs. Le tableau objet emmené en voyage, traîné partout : oui j'ai le sentiment que ces tableaux pourraient nous raconter beaucoup de choses de leur itinéraire, ils ont bruni au soleil et couché à la belle étoile, traversé des fleuves, vu la mort et le feu, supporté le poids du monde les pieds dans la boue. Avec Jan Arons quelque chose de nouveau s'est posé, quelque chose de nouveau aussi vieux que le monde et que nous avons peut-être oublié.